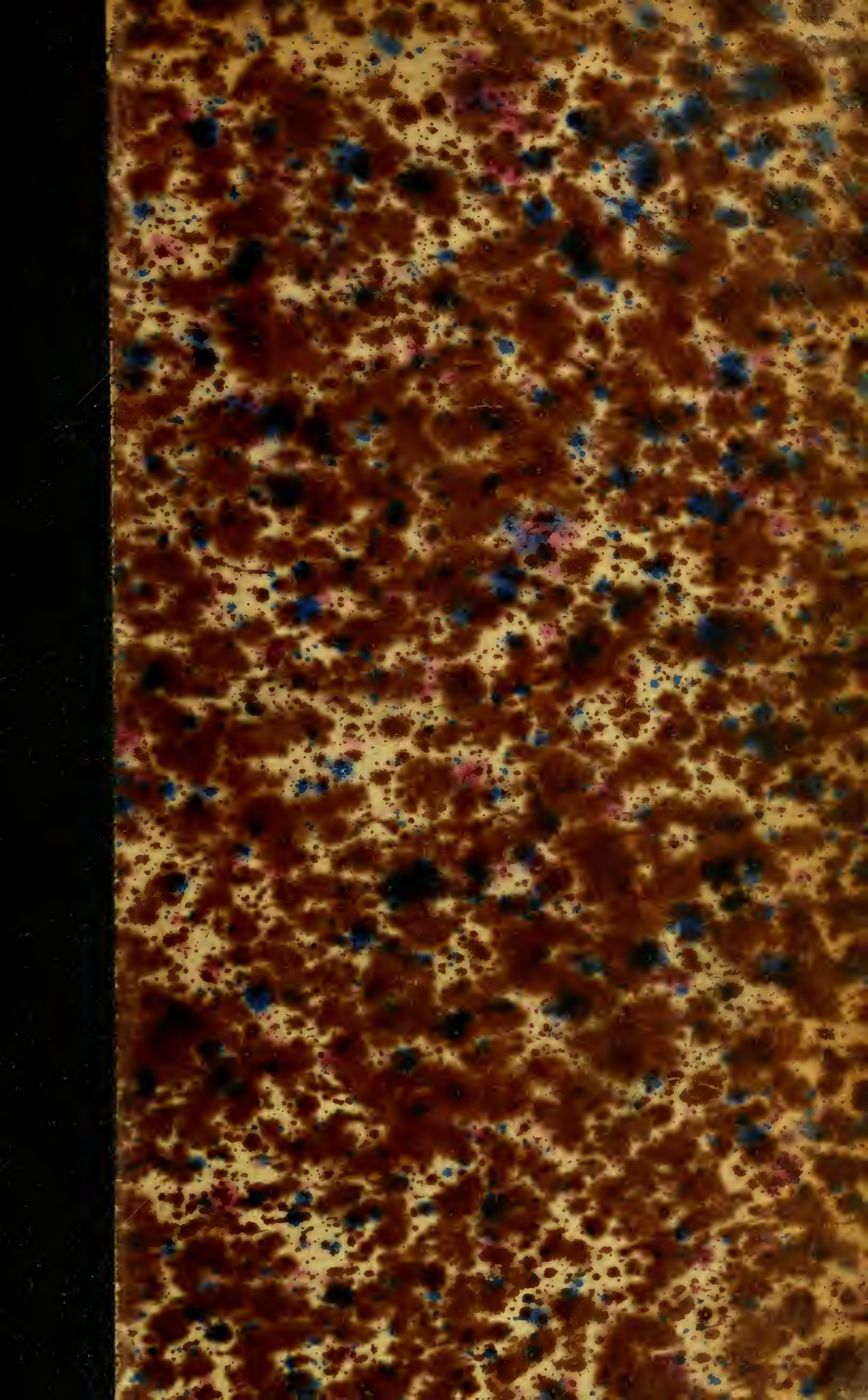


Accessions
159,812

Shelf No.
XG.3656.19

Barton Library.



Thomas Pennant Barton.

Boston Public Library.

Received, May, 1873.

Not to be taken from the Library.



PAMPHLETS.

French Revolution

1791

Barton Library

X6.3656.19

159,812
May, 1873

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
Boston Public Library

http://www.archive.org/details/adressedunboncit00pari

ACCESSION NO. ....

ADDED .... 187 ....

CATALOGUED BY ....

REVISED BY ....

MEMORANDA.

ADRESSE
D'UN
BON CITOYEN
A
SES FRERES.

Curandum inprimis, ne magna injuria fiat
Fortibus & miseris : tollas licet omne quod usquam est
Auri atque argenti ; scutum gladiumque relinques,
Et jacula, & galeam. Spoliatis arma supersunt.

« Gardez-vous de réduire au désespoir des hommes » vaillans & malheureux : quand vous raviriez le peu » d'or & d'argent qui leur reste, vous ne leur ôteriez » point leurs boucliers ni leurs épées, leurs casques ni » leurs fléches. Il reste encore du fer à ceux qu'on a » ruinés ».

Juvenal, Satire 8.

A PARIS,

Chez tous les Marchands de Nouveautés.

1791.

ADRESSE
D'UN BON CONCITOYEN
A SES FRERES.

O mes concitoyens ! non ! je ne vous hais pas encore malgré tous les crimes que vous avez commis depuis le commencement de ce que vous appellez une révolution, mais que beaucoup plus juſtement j'appelle une révolte. J'ai mille fois balancé ſi j'abandonnerois le ſol qui ma vu naître, cette terre où dorment pour une ſi longue éternité les mânes de mes ayeux, de ces mortels vertueux qui ont donné leur ſang & leur exiſtence pour leurs rois & pour leur patrie, & qui l'auroient ſacrifiée mille fois avant qu'il leur fût venu dans l'idée qu'ils euſſent le droit de leur ôter ou de leur conſerver ſa couronne.

O mes freres ! vous pleurerez votre aveuglement lorſque vos regards, troublés & égarés maintenant par le choc de toutes vos paſſions, étant raſſurés & raffermis par le tems & par la raiſon, vous laiſſeront appercevoir le précipice ſur les bords duquel vous exiſtez depuis plus de deux ans,

& dont vous n'avez été préſervés que par la main d'une providence qui daigne ne pas vous abandonner. Je ſais que vous êtes encore bien loin de pouvoir écouter cette raiſon qui vous fera frémir ſur le paſſé, lorſque vous ſerez en état de l'enviſager de ſang-froid : auſſi, ne veux-je point vous le retracer ici. Il n'en eſt pas encore tems. Mon projet n'eſt que d'arrêter maintenant vos regards ſur votre ſituation préſente, & ſur les craintes malheureuſement trop bien fondées des calamités auxquelles vous devez être inceſſamment livrés, ſi vous ne prenez l'unique parti qui vous reſte dans la malheureuſe ſituation ou vous êtes, celui d'obéir ſtrictement aux loix rédigées par vos repréſentans. De toutes les ſituations les plus déplorables, l'anarchie eſt la pire. Une Nation qui a le malheur de s'y plonger, eſt à la veille de ſa deſtruction. Lorſque chacun veut commander, perſonne ne veut obéir; ſans obéiſſance comment ſe défendre ? & vous ſerez attaqués, n'en doutez pas, ſi vous ne vous hâtez de rétablir l'ordre, la diſcipline, la ſubordination dans tous les états, & ſur tout l'obéiſſance à vos chefs.

Mes freres, croyez moi, les ſouverains de l'Europe ſont autant d'oiſeaux de proye qui planent ſur la France pour la déchirer par lambeaux, lorſqu'ils croiront en avoir trouvé le

moment favorable. De coupables journaliſtes vous abuſent depuis long-tems, ou par ignorance, ou par de criminelles intentions, en vous répétant ſans ceſſe que la cour, & ce qu'ils appellent les Ariſtocrates, ourdiſſent en ſilence des noirs complots avec les puiſſances étrangeres, pour nous forcer à reprendre l'ancien régime, & à abandonner le nouveau. Ils vous abuſent, les traîtres, & d'autant plus indignement, qu'ils ne croyent rien de ce qu'ils vous diſent, uniquement dans le deſſein de vous indigner, de vous égarer, & de vous électriſer de maniere à vous mettre en état de commettre des crimes, qui vous feroient horreur, ſi vous n'euſſiez jamais lu les infâmes écrits de ces vils ſcélérats. Non, mes freres, non, ne croyez pas les étrangers aſſez grands, aſſez nobles, aſſez généreux pour prendre pitié de vous, & pour chercher à vous forcer d'être heureux. Croyez plutôt qu'ils ſont ſeuls la cauſe de vos maux, de vos calamités, de vos déſordres, de vos inſurections, de vos incendies, de vos aſſaſſinats, &c. L'argent de ces cruels, répandu dans tout le Royaume, par leur infâmes agens, a pu ſeul égarer juſqu'au dernier degré de l'aveuglement une Nation juſqu'à préſent vive, mais douce; ardente, mais généreuſe; quelque fois emportée, mais bientôt appaiſée; chériſſant ſes maîtres juſques à l'ivreſſe; ſans fiel, ſans rancune,

ſur-tout ſans haine, & ſupportant avec une patience inouie toutes les calamités pendant la guerre, & (je ne crains point de l'avouer) quelquefois de grandes injuſtices pendant la paix.

Comment les vertus de tant de ſiecles ont-elles pu s'anéantir en un inſtant! quel art magique a pu changer ce peuple dont la bonté & la gaîté du caractere étoient l'objet de l'envie de tous les autres, en un peuple cruel, barbare, féroce, en tigres altérés de meurtre & de carnage; en incendiaires, en aſſaſſins, en abominables antropophages, dont les bouches dégouttantes du ſang de leurs victimes, prononçoient les ſentences des malheureux qu'ils vouloient dévorer? Cet art, mes freres, c'eſt celui de ces indignes eſpions titrés, qui, payés par leurs maîtres pour ſaiſir toutes les occaſions de ſemer le trouble & le déſordre dans les pays où on les envoye, employent tous les moyens, ſoudoyent tous les ſcélérats pour être inſtruits de tout, pour s'oppoſer à tout; qui travaillent ſans ceſſe dans l'ombre & le miſtere, & qui rougiroient (s'ils en étoient capables) ſi un ſeul mot de vérité fût jamais ſorti de leur bouche.

Mais peu importe de ſavoir comment les François ont pu ſe dépouiller en ſi peu de tems de leurs qualités aimables; il ne s'agit point ici du paſſé, mais c'eſt du préſent & de l'avenir que je veux

vous entretenir. Le tems preſſe, la main de l'Eternel tient la balance dans laquelle ſont vos deſtins, l'équilibre ſubſiſte encore, ſa divine bonté vous laiſſe l'arbitre de votre ſort, c'eſt à vous de vous décider; votre premiere démarche la précipitera cette balance terrible, elle peſe trop ſur votre tête pour ne pas vous écraſer par le poids de ſa chûte, ſi vous ne vous hatez d'en prévenir les effets.

De la Religion.

Chercher à vous rappeller à vous-mêmes par des motifs religieux, ce ſeroit prendre un ſoin inutile, & un tems abſolument perdu. La religion n'exiſte plus; les ſcélérats ſont athées; c'eſt tout au plus ſi les gens vertueux ſont déiſtes. Quelques fidèles échappés à l'épidémie générale de l'incrédulité, gémiſſent dans l'obſcurité, adorent en ſilence & déplorent les atrocités que l'on fait eſſuyer aux miniſtres des autels. Leur nombre eſt ſi petit, qu'il faut les compter pour rien dans la ſituation critique où nous nous trouvons. Ce n'eſt donc point au nom de la religion que je vous parle pour elle, mais au nom de la politique, qui importe à tout le monde, & qui vous preſcrit un culte religieux, n'importe quelles ſoyent vos opinions. Je n'examinerai point ſi les prêtres qui ont

prêté le ſerment ont plutôt conſulté leur intérêt que leur conſcience, c'eſt à elle, à les juger : il me ſuffit qu'il ait été décrété que tous les cultes ſeront permis, pour trouver atroce que l'on ſouffre publiquement que la canaille inſulte, égorge de vénérables paſteurs attachés à la religion de leurs peres; qui ſacrifient toute leur exiſtence & juſqu'à leur néceſſaire pour conſerver leur culte; & qui, loin de devoir éprouver la férocité d'une multitude de brigands, ne méritent que leur admiration & leur reſpect.

Nos législateurs ont ſans doute bien peſé les inconvéniens & les avantages du décret qu'ils ont rendu ſur la religion. Ils ont ſans doute été convaincus que la pluralité des cultes étoit indiſpenſable. Sous bien des rapports je penſe comme eux, & malgré des objections bien fortes qu'il y auroit à faire, il me ſemble qu'elles doivent toutes diſparoître quand on ſe rappelle que tous les hommes ſont freres, & que nul n'a le droit d'être gêné dans ſa croyance & dans ſes opinions religieuſes. Permettez donc toutes les religions; faites plus, protégez-les, mais que les enfans de Rome ne ſoyent pas plus mal traités que ceux de Luther, de Calvin ou de Moyſe, & que la peine de mort ſoit prononcée contre quiconque troublera le ſervice divin, ou blaſphêmera contre la divinité,

n'importe dans quel temple, puiſque les temples de toutes les religions ſont également les routes qui conduiſent aux pieds de l'éternel ; les vœux, les hommages, les reſpects & les prieres de tous les peuples de l'univers.

Du Clergé, de la Noblesse et du Tiers.

Pendant une longue ſuite de ſiècles vous avez été compoſés de ces trois ordres. Vous n'en voulez plus. Avez-vous tort, avez-vous raiſon ? L'avenir vous l'apprendra : mais il eſt décrété que ces trois parties ne feront plus qu'un tout. Voilà d'où je pars ; les décrets feront toujours ma baſe.

Comme le peuple eſt autant que le clergé & la nobleſſe, il s'enſuit que la nobleſſe & le clergé ſont autant que le peuple. De quel droit donc le peuple perſécute-t-il le clergé & la nobleſſe ? Les vole-t-il, les pille-t-il, les brûle-t-il ? Pourquoi dès que des brigands, qui ne peuvent être regardés comme étant d'aucune de ces trois claſſes, ont commis des crimes de cette eſpèce, tous les habitans des environs ne s'uniſſent-ils pas pour arrêter ces ſcélérats, & les livrer à leurs juges, afin qu'ils ſoyent punis par les loix.

Si quelques exemples de ce genre euſſent été faits dès le commencement de la révolution, nous

n'en ſerions pas maintenant où nous en ſommes; & tant d'émigrans, à qui l'on fait un crime d'avoir quitté leurs foyers, ſeroient paiſiblement chez eux, à attendre en gémiſſant, qu'on eût achevé de les dépouiller de titres, d'honneurs, de droits honorifiques, &c. & même de la plus grande partie des fruits de leurs héritages. Mais qui peut réſiſter à la terreur? Et quelle terreur plus fondée que d'attendre à chaque inſtant tous les genres de mort, &, ce qui eſt cent fois pis, les inſultes & les outrages.

Ceſſez donc, puiſque vous le voulez, de regarder le clergé comme une portion conſtituante de l'état; mais rendez-lui ce que vous lui devez en qualité de miniſtre des autels. Payez-lui exactement ce que vous avez aſſigné pour ſa ſubſiſtance, laiſſez-lui paiſiblement célébrer ſes miſtères, & puniſſez quiconque lui manque de reſpect.

Vous avez dépouillé la nobleſſe de ſes prérogatives & de ſes droits; qui, depuis plus de mille ans étoient ſon patrimoine; les revenus d'une grande partie de cette nobleſſe couloient de cette ſource; en la tariſſant vous l'avez miſe à la mendicité; eſt-ce encore une juſtice ou une injuſtice? Vous ne ſerez pas long-tems ſans décider cette queſtion. Mais ce qui eſt abſolument hors de doute, c'eſt que les dignités & les titres que vous leur avez

ôtés, & que vous leur rendrez, ne faiſoient tort à perſonne, & produiſoient au contraire une émulation ſalutaire, qui n'auroit plus lieu déſormais, ſi, comme vous le prétendez, tous les hommes ſont égaux.

N'y croyez pas, cependant, à cette belle égalité qui n'aura jamais lieu dans aucun pays, malgré la froide proſe de plats-métaphyſiciens, qui ne doivent leur réputation qu'à l'obſcurité impénétrable de leurs coupables écrits. Jamais le foible ne ſera l'égal du fort : l'inſenſé du ſage, le prodigue de l'économe, le riche du pauvre, le ſimple payſan de celui dont le pere aura mérité des diſtinctions, & bien plus encore, l'homme ſans vertus ſera toujours à une diſtance immenſe de l'homme vertueux. Rendez-donc à la nobleſſe tous ſes titres, ſes diſtinctions, ces puiſſants aiguillons qui ne coûtent rien à l'état, & qui avec de la fumée produiſent des héros; privez-les, j'y conſens, de leurs priviléges pécuniaires, que cette nobleſſe antique & vénérable puiſſe tranſmettre à ſes deſcendants une propriété qu'elle a acquiſe par des flots de ſon ſang; mais ne ſouffrez plus qu'on la ſouille à l'avenir, en permettant qu'on puiſſe l'acquérir avec de l'argent : ordonnez qu'il ne pourra plus être fait de nobles que les citoyens qui auront mérité cette auguſte récompenſe, par quelqu'action d'éclat ou d'utilité pour la patrie.

De la Guerre et du Militaire.

Vous n'avez rien à craindre, dites-vous, ou plutôt vous dit-on, parce que vous avez trois millions de ſoldats prêts à inonder les terres de vos voiſins, s'ils ont l'imprudence de vous attaquer, & comme vous ne voulez rien prendre à perſonne, vous penſez que perſonne ne voudra rien vous prendre ? Pouvez-vous vous abuſer à un tel point, & avaler avec tant de complaiſance la pilule que l'on fait ſi bien vous dorer? Je vais détruire en peu de mots des illuſions que vous vous plaiſez à prolonger, & qui ne feront que trop tôt diſſipées au gré de vos deſirs. La haine que toutes les nations vous portent vient uniquement de l'avantage que vous aviez ſur elles, par votre état floriſſant, votre immenſe population, les dons de la nature dont vous êtes comblés par vos récoltes de tous les genres; peut-être auſſi à cauſe de cette gaîté naturelle que vous devez à votre inconſéquente légéreté, & qui ne peut être altérée, même dans les plus grands revers.

Tous ces avantages faiſoient de vous une nation telle qu'elle emportoit toujours le côté de la balance politique qu'elle choiſiſſoit pour s'y placer, & par conſéquent elle devenoit par le fait

la ſouveraine de l'Europe, puiſque rien ne pouvoit s'oppoſer à ſon influence. Voilà vos torts aux yeux des nations. Elles ne ſe ſont que trop apperçues qu'ils ne pouvoient qu'augmenter, & elles ſe ſont hâtées d'y oppoſer tous leurs efforts.

Ces puiſſances n'avoient que deux moyens pour y réuſſir, la guerre ouverte ou la guerre inteſtine. La premiere leur auroit coûté des hommes & beaucoup d'argent; la ſeconde leur épargne des hommes & une grande partie de l'argent, car il n'en faut que peu pour produire de grands déſordres. Ils ont donc préféré ce moyen.

Tout ce que vous éprouvez depuis deux ans, vous le devez à l'Angleterre & à la Pruſſe.

Le but de l'Angleterre étoit de s'emparer du commerce de l'Univers, elle y eſt parvenue, depuis que vous ne pouvez plus vous unir à l'Eſpagne pour la combattre. Vous n'avez plus de marine, vous n'en aurez pas de vingt ans, peut-être de cinquante; la voilà donc ſuprême arbitre des mers. L'argent qu'elle auroit dépenſé pour vous combattre a été bien mieux employé à vous ſoulever les uns contre les autres. S'ils vous euſſent vaincu à force ouverte, il leur en auroit coûté du tems, des vaiſſeaux, des hommes & beaucoup d'argent, & avec la dixieme partie ſeulement de cette dépenſe ils ont réuſſi au-delà de leur attente, puiſ-

qu'ils vous ont mis dans un état de nullité, dont vous ne pourrez peut-être jamais vous relever.

La Prusse avoit beaucoup de soldats & plus encore d'argent, grace aux économies du grand Frédéric; en se liguant avec l'Empire elle auroit pu porter le feu & la désolation dans vos provinces; mais pour y réussir, il falloit éloigner cent mille combattans de ses frontieres. La princesse d'Orange, l'esprit le plus intriguant du siecle, & qui gouverne la Prusse comme elle gouvernoit la Hollande; cette princesse, à qui il importe si fort que nous ne soyons pas en état de nous mêler de long-tems de ses affaires, a démontré aux conseillers de son frere, qu'avec de l'argent on parviendroit à corrompre des troupes déja dégradées par le déréglement de leurs mœurs. Ses agens titrés & ses agens obscurs ont d'autant mieux exécuté ses intentions que le cabinet de Versailles a toujours été persuadé que les intérêts de la Prusse étoient de s'unir à nous.

Voila donc les causes de tous les malheurs que vous éprouvez depuis plus de deux ans, l'Angleterre & la Prusse; leur argent & leurs agens.

Il n'y a pas de moyens que ces deux puissances n'ayent employé pour parvenir à leur but, jusqu'aux services d'un marchand de papier, & du crédit qu'il peut avoir sur huit cens ouvriers qu'il employe.

Cet infame, qui ne vend pas pour deux louis de papier par jour, dans le tems malheureux où nous sommes, n'en soudoye pas moins cette énorme quantité d'ouvriers qu'il faut payer toutes les semaines. Avec quoi les payeroit-il, si on ne lui fournissoit l'aliment nécessaire à sa paye ? Je sais qu'il a gagné prodigieusement avec les François; mais il ne seroit pas assez dupe pour garnir ses magasins de papiers qui changent de mode tous les ans, & par conséquent de courir les risques de s'en trouver au rebut pour 3 ou 400 mille livres dans quelques années, s'il en faisoit à ses frais un si prodigieux amas, lorsqu'il en débite si peu. Si c'eût été pour son compte, dès les premiers mois de la révolution, il eût renvoyé les trois quarts de ses ouvriers; mais on les lui a fait garder, comme devant être un corps de reserve dont on se serviroit en gros dans les occasions importantes, & en détail presque tous les jours. Il n'y a pas de grouppe dans le Palais-Royal ou dans les rues, qu'on n'y trouve quelque ouvrier ou commis d'Arthur, & ce sont toujours eux qui font les motions les plus incendiaires. Rien de plus aisé à prouver que ce que j'avance; pour s'en assurer il ne faut que comparer ses livres de recette à ceux de dépense.

Si ces deux puissances ont préféré cette voye

aussi lâche que méprisable pour parvenir à leurs fins, il ne s'en suit pas delà qu'elles s'y tiendront toujours, & qu'elles tarderont encore long-tems à vous attaquer à force ouverte, lorsqu'elles vous croiront hors d'état de vous défendre. Mais en effet, comment pourrez-vous résister à la marine formidable des Anglois & à cent mille Prussiens à qui l'on aura promis le pillage de Paris ? Vous flattez-vous que les moyens que quelques-uns de vous ont employés jusqu'à présent pour corrompre l'armée Françoise, qui n'avoit à espérer qu'une augmentation de paye de quelques sols, pourront quelque chose sur des soldats animés par l'espoir d'un tel pillage ? Non, ne le croyez pas, tous vos efforts seront vains, il faudra se battre, vous opposerez des hommes à des hommes, mais qu'opposerez-vous à la tactique & à la subordination ? vous avez à peine quelques officiers en état de commander, & pas un soldat qui voulût obéir, pas une place fortifiée ni capable d'arrêter seulement quelques jours un simple corps de troupes. Vos gardes nationaux à qui je crois beaucoup de courage, par cela seul qu'ils sont François, auront beau se faire tuer, & renaître comme de leurs cendres, le nombre cédera toujours à l'habilité & à la discipline. Cent mille hommes extermineront nos trois millions de gardes, qui

feroient je crois invincibles pour un coup de main, mais bientôt fatigués dans une campagne. Croyez-vous que des gens qui ont femme & enfants, & qui n'ont jamais supporté les fatigues multipliées de la guerre, supporteroient patiemment les horreurs d'un hiver entier, dans l'attente continuelle d'être attaqués, surpris, mis en fuite, massacrés, &c. Ne vous en flattez pas & regardez vos trois prétendus millions de soldats comme nuls, & comme de malheureuses victimes dévouées à la mort, jusqu'à ce que la discipline la plus sévere se soit établie chez eux, & que malgré la belle égalité dont leurs vils adulateurs les flattent, ils se soient accoutumés à regarder leurs officiers comme des maîtres destinés à commander, comme eux à obéir.

De la Marine.

Votre marine est encore dans un plus pitoyable état, & vous avez encore moins de ressources à en espérer; car, si la discipline est nécessaire à l'armée, elle est indispensable dans un vaisseau. Quel seroit l'officier, je ne dis pas assez brave, mais assez dépourvu de sens pour abandonner sa vie & la commission dont il seroit honoré, au caprice du premier brigand de matelot qui se refuseroit à l'obéissance qu'il doit à son chef?

Hâtez-vous donc de faire les loix les plus féveres pour le maintien de l'ordre ; voilà, s'il en reste un, le seul moyen de vous soutenir encore, & de reprendre, peut-être dans quelques années, la prépondérance que vous aviez perdue ; mais si vous tardez, le pli fera trop pris, il ne fera plus tems, & vous n'aurez plus de moyen pour l'effacer.

Des Loix.

Que dirai-je de vos loix ? La résolution que vous avez prise de tout refaire, & de ne rien laisser subsister de l'ancien régime, est peut-être une des plus grandes fautes que vous ayez pu faire ; car, sans doute, il y avoit de grands abus & des loix absurdes dans vos codes ; mais aussi, certainement, il y en avoit de bonnes & meilleures que celles que vous y avez substituées. Je n'en citerai qu'un exemple, car ce n'est pas ici le lieu de critiquer vos travaux. Est-il possible que des gens sensés ayent pu condamner un général d'armée, s'il maltraitoit un soldat, à être réduit pendant six mois à l'état de celui qu'il aura offensé ! Sans doute, un général est coupable de maltraiter un soldat parce qu'il est un homme ; mais parce qu'il se sera laissé emporter un moment par la colere ou par quelqu'autre raison causée

par

par une foibleſſe, il faudra que l'état ſoit privé ſix mois du ſeul général digne peut-être de commander ſes armées. Sa punition eût été certainement plus utile & plus efficace, ſi dans une pareille circonſtance la loi l'eût obligé de faire une réparation publique au ſoldat qu'il avoit inſulté.

Je pourrois m'étendre ſur votre code pénal qui eſt tout en faveur des ſcélérats, & les invite au crime au lieu de les en dégoûter, mais ce n'eſt pas en ce moment que je veux en parler, & je trouverai avant peu une occaſion plus favorable.

Des Finances.

Ce n'eſt pas là le beau côté de votre nouvelle adminiſtration. Vous avez détruit des impôts volontaires dont perſonne ne pouvoit ſe plaindre, & des impôts qui ne tomboient que ſur les riches, pour les remplacer par des impôts directs, qui tombent tous ſur les propriétaires, qui, déjà chargés outre meſure, ne pourront vous payer aux tems preſcrits, ou laiſſeront la moitié de leurs terres en friche, faute d'avoir les moyens néceſſaires pour pouvoir la cultiver & en payer les impoſitions.

Tant que vous aurez des aſſignats ou la faculté d'en faire, vous retarderez votre chûte, mais il y a un terme à tout, & le tems qui n'eſt pas éloigné

arrivera, ou vous n'aurez plus ni argent ni papier; car ſi vos chefs ſont honnêtes, comme je le crois, ils ne pourront diſpoſer des effets qu'ils recevront pour les ventes des biens nationaux, puiſque pour remplir leurs engagemens il faudra que tous ces effets ſoient livrés aux flammes.

Quelle reſſource auront-ils donc ſi les impôts ne peuvent être perçus dans toute leur étendue ? Ils ne doivent abſolument compter que 1°. ſur les droits du timbre parce qu'on n'expédie aucun acte ſans payer. ; 2°. ſur les droits d'entrée & de ſortie, parce qu'on paye comptant en faiſant entrer ou ſortir du Royaume les marchandiſes tarifées. 3°. ſur la capitation de ceux qui ont des penſions ou des traitemens, parce qu'on ne leur paye rien ſans avoir prélevé cet impôt. Mais ces trois articles ſont bien éloignés de ſuffire aux beſoins les plus urgens de l'État, & ſans une exactitude que l'on ne peut eſpérer pour le payement des impôts ſur les terres, rien ne peut vous ſauver. Il faudra ceſſer vos payemens ; de là, la révolte ; de là, l'anarchie, les crimes, le pillage & la deſtruction.

Le plus grand vice de votre régie eſt de laiſſer vos recettes entre les mains des Départemens. Elles paſſeront par trop de canaux pour arriver ſans des pertes immenſes au réſervoir général. Vous avez déclamé contre l'ancienne adminiſtration, parce-

que vos chefs ne la connoiſſoient pas, & qu'ils ont mieux aimé la vilipender que de l'étudier, & ſe mettre en état de l'apprécier.

Sans doute il y avoit d'utiles réformes à faire, & vos chefs ſe fuſſent couverts de gloire, s'ils euſſent préféré à la gloire de tout recréer, la ſaine opération de tout corriger, ils n'auroient pas ruiné dix mille peres de famille pour n'enrichir perſonne, pas même pour le profit de l'état. Ils n'auroient pas trouvé des obſtacles preſqu'inſurmontables à leurs nouveaux établiſſemens, & n'auroient pas grevé l'état de rembourſemens inutiles & même impoſſibles, puiſqu'on ne les fait pas, quoiqu'on s'y ſoit ſolemnellement engagé. Je vois donc deux petits inconvéniens à cette nouvelle adminiſtration, celui de ne pouvoir rembourſer les capitaux qu'ils ſe ſont engagés d'acquitter, & celui de ne pas faire la moitié de la recette néceſſaire pour ſolder les dépenſes & payer les intérêts qu'ils doivent.

Le Commerce.

Cette partie ſeroit celle qui auroit le moins à ſouffrir, ſi on vouloit l'encourager. Il ne faudroit pour cela qu'une choſe très-facile. Le traité de commerce entre la France & l'Angleterre, ouvrage

de la démence du Miniſtre de ce tems, ne permet pas que l'on prohibe l'entrée des marchandiſes de cette contrée : moyen qui ſeroit indiſpenſable dans des tems plus heureux, mais qui nous attirant une guerre inévitable, ne peut être employé dans ces momens de détreſſe. Il n'eſt donc pas poſſible d'y ſonger. Mais les Anglois auroient beau apporter des marchandiſes dans nos ports, ils ne trouveroient jamais à les vendre, ſi des Citoyens, qui ſe prétendent tous Patriotes, faiſoient le ferment, vraiment patriotique, de n'acheter & n'employer que des marchandiſes Nationales. Comme la vente eſt libre, l'achat ne peut être forcé. Ainſi que pourroient dire les Anglois ſur le refus des François de ſe pourvoir de leurs marchandiſes ? Cette réſolution priſe unanimement dans le Royaume, feroit fleurir en peu de tems toutes les manufactures, donneroit de l'ouvrage à des milliers d'ouvriers, feroit circuler les eſpeces au lieu de les bannir du Royaume, & faciliteroit une conſommation de denrées qui donneroit aux cultivateurs les moyens de payer une partie de leurs impoſitions. En vain allégueroit-on que les Anglois ne prendroient plus nos vins ſi nous refuſions leurs marchandiſes ; ils ne peuvent ſe paſſer de nos vins, & nous n'avons que faire de leurs marchandiſes.

Alors, n'ayant plus de balance de compte à faire

avec eux, puiſque nous n'aurions qu'à recevoir & rien à leur payer, l'extrême différence du change qui eſt toujours à notre déſavantage ; feroit entièrement en notre faveur, puiſqu'ils feroient obligés de nous ſolder en eſpeces tout ce qu'ils auroient acheté chez nous.

Ainſi, en vous contentant de ce qui ſe cultive en France, & ne prenant abſolument rien chez l'étranger que les ſoyes, & quelques autres articles indiſpenſables, il n'eſt pas poſſible qu'en peu de tems le commerce ne reprenne un nouvel éclat, qui ne fera qu'accroître chaque jour, parce que toutes les Nations ne peuvent ſe paſſer de nos vins, de nos modes, &c....... & que rien ne nous eſt ſi aiſé que de nous paſſer de tout ce que les étrangers peuvent nous fournir.

Des Letrres.

Voici l'article le plus épineux & le plus difficile à ſoumettre à la diſcipline, depuis le décret inconſtitutionnel qui a été rendu ſur la liberté de la Preſſe. Sans doute, les entrâves dont on avoit écraſé l'imprimerie, étoient auſſi mal vues que l'eſt aujourd'hui la liberté indéfinie : on n'a détruit un inconvénient que pour tomber dans une abſurdité ; on n'avoit pas la liberté de dire la vérité, & on

acquit celle de mentir impunément. Les infames écrits dont la France eſt inondée tous les jours, ne reſpirent que le meurtre, le ſang, la flamme, le pillage, la calomnie, la révolte, & tous les crimes. Il y a deux ans qu'on éprouvoit trop de gêne, aujourd'hui on jouit de trop de liberté. Il faut eſpérer que des loix ſévères & juſtes contiendront les auteurs dans de juſtes bornes, & que la moindre perſonnalité, la plus petite calomnie, ſera punie du dernier ſupplice; car on eſt moins coupable d'attenter à la vie des hommes qu'à leur honneur.

Les gens de lettres d'aujourd'hui ſont une race furieuſement abâtardie de ceux d'autrefois. J'en excepte cependant quelques-uns qui ſont honnêtes & l'ont prouvé par d'excellents écrits, & par un courage à toute épreuve pour la vérité. Le nombre en eſt malheureuſement ſi petit, & la foule des autres eſt ſi conſidérable, que c'eſt uniquement d'eux que je dois parler ici.

Ces gens preſque tous nés de rien & dans la misère, n'ayant eu que l'éducation poudreuſe des colléges, entrent dans le monde ne ſachant que du grec, du latin, ou facturer de mauvais vers & quelques pièces dont à peine une ſeule réuſſit ſur cinquante. Ils débutent ainſi, eſcortés de leur amour-propre & de leur orgueil, qui leur diſent ſans ceſſe qu'ils doivent aller à tout, s'ils

ſont aſſez heureux pour pénétrer dans quelque académie.

Les apprentifs littérateurs ſont aux académiciens ce que les roturiers ſont aux gens préſentés ; ils font tous leurs efforts pour en être reçus, en diſent le diable en particulier, ſe moquent de leurs vices, de leurs prétentions, de leurs ridicules, & les pauvres gens ne s'apperçoivent pas qu'ils ſont plus mépriſables qu'eux, puiſqu'ayant les mêmes vices, ils n'ont pas les mêmes talens.

Les académiciens de leur côté (je ne parle ici que d'un certain nombre) les mépriſent d'autant plus qu'ils les connoiſſent davantage ; & comme avant que d'arriver au faîte des honneurs, ils ont été forcés de ſuivre les mêmes routes, ils en connoiſſent toutes les ſinuoſités, & font éprouver au centuple à leurs pauvres petits protégés toutes les humiliations dont ils ont été accablés par leurs prédéceſſeurs.

De même que je ne connois rien de ſi bas qu'un aſpirant de ce genre à l'académie, je n'ai rien vu de ſi deſpote & de ſi tirannique qu'un académicien. En général, (car il y a des exceptions), cet être bizarre eſt une eſpece monſtrueuſe dont la pâte a été paîtrie avec la préſomption, l'orgueil & l'impudence. Il y a fort peu de ces meſſieurs qui ne croyent qu'on leur a fait une injuſtice en

ne les mettant pas à la tête de l'Etat. Ennemis nés des nobles, parce qu'ils ne le ſont pas, ils croyent les honorer en les traitant d'égal; ennemis des bourgeois, parce qu'ils leur rappellent ce qu'ils voudroient oublier, leur origine, ils croiroient déroger, s'ils leur faiſoient l'honneur de ſe lier avec eux; haïſſant les miniſtres qui ne les conſultent pas, ils s'efforcent de parvenir chez eux, pour que l'on croye qu'ils les conſultent; flattant ſans ceſſe leurs inférieurs de ſolliciter des graces en leur faveur, ils n'en obtiennent jamais que pour eux-mêmes; car enfin ils en attrapent quelquefois, non pas par l'amitié qu'on leur porte, mais par la crainte d'éprouver tout ce dont ils ſont capables. Enfin, tirans des ſociétés où on les reçoit, trouvant mauvais lorſqu'on ne les écoute pas ſans ceſſe, blâmant tout, frondant tout, jaloux de tout, ſe déteſtant tous: voilà quels ſont à peu-près les individus qui ſe prétendent juges de tout. Le croiroit-on? ils ont pouſſé l'impudence juſqu'à s'emparer de l'honneur ſuprême, & qu'ils méritent ſi peu, d'adjuger le prix de la vertu; les reſpectables objets qui le reçoivent de leurs mains, ſont abſolument privés de l'avantage inappréciable d'être jugés par leurs pairs.

Tout ce que je viens d'écrire ſur ces meſſieurs n'eſt rien auprès de ce que je pourrois en dire

J n'ai parlé que des travers de leur eſprit, que ſeroit-ce ſi j'eſſayois de peindre les vices de leur cœur ! Qui ne frémiroit en me voyant ſeulement eſquiſſer le portrait de deux d'entr'eux, dont l'un par la trop grande bonté de notre vertueux Monarque, recevant d'une main une récompenſe qu'il n'a jamais méritée, la première place de finance, écrivoit de l'autre un libelle infâme contre la Monarchie, & faiſoit tous ſes efforts pour que l'on dépouillât ſon bienfaiteur.

Dans le même moment ſon camarade auſſi honnête que lui, jouiſſant de cent mille écus de rente qu'il doit aux bontés de ſon maître, & comblé nouvellement par une place pareille, qu'il n'auroit jamais dû ſolliciter, parce qu'il eſt incapable de la faire, & n'en a pas beſoin, avoit la baſſeſſe de ſigner une adreſſe coupable formée par les vœux criminels de la plus vile canaille, pour deſtituer celui à qui il doit toute ſon exiſtence. Eloignons de nos yeux des tableaux de ce genre ; heureuſement pour les Académies, elles renferment peu de ces monſtres d'ingratitude ; j'en pourrois encore citer quelques autres, mais je dédaigne de m'arrêter davantage ſur des objets auſſi dégoûtans.

DES ARTISTES.

Ce que je viens de dire des Académiciens doit

être commun aux Artiſtes, qui pour la plupart s'efforcent de les ſinger; je commence par déclarer que j'en connois un grand nombre qui comme le bon, l'honnête, le digne M. Vien, méritent d'être honorés & eſtimés par leurs vertus, leurs talens & leurs mœurs; mais il y en a parmi eux, & malheureuſement en trop grand nombre, qui ne méritent & n'obtiendront jamais que le mépris des gens honnêtes, quelle que ſoit l'élévation de leur talent, à plus forte raiſon lorſqu'ils n'en ont pas, ainſi qu'un Architecte que je connois, le plus ignorant, le plus lâche & le plus ingrat des hommes.

Le corps des Artiſtes eſt celui où l'inſubordination, a éclaté avec le plus de fureur; quelques-uns d'eux croyant avoir ſur leurs confrères l'avantage ineſtimable de peindre mieux un nez, ou de ſculpter moins mal une oreille, n'ont pas douté qu'ils ne fuſſent appellés par la deſtinée à l'emploi ſi néceſſaire au bonheur de l'Etat, de détruire leurs ſtatuts pour en créer de nouveaux. L'un d'eux, fier de quelques ſuccès auſſi ſecs que les figures de ſes tableaux, ſe croyant au moins digne de corriger ceux de Raphael & du Corrége, & par conſequent de mériter la place d'Éphore ou d'Archonte d'une nouvelle République pittoreſque, a voulu faire tous ſes efforts pour parvenir à ce

nouvel établiſſement; il a donc ameuté quelques roquets dignes d'être ſes *torches-pinceaux*, a ſu gagner une partie de la ſoldateſque académique, jeunes élèves qui, peut-être nés pour avoir du génie, en ont preſque toujours les travers avant que d'en éprouver les influences; cette troupe ainſi dignement compoſée s'eſt révoltée contre ſes chefs, & ſur-tout contre leur maître, qui avoit la bonté de payer leur inſtruction, de les envoyer, de les entretenir de tout à Rome, & d'employer pour eux tous les ans des ſommes conſidérables, deſtinées à payer les tableaux qu'il leur faiſoit faire, pour leur procurer de quoi vivre; tableaux pour la plupart ſi mauvais qu'ils ſont auſſi-tôt condamnés à périr dans la pouſſière & dans l'obſcurité qu'ils méritent.

Qu'eſt-il arrivé de tout cela? Que ces pitoyables Républicains ſe ſont fait mépriſer de tout le monde, & particulièrement de ceux qui auroient pu les faire travailler, qu'ils meurent preſque tous de faim; que pluſieurs d'eux ont été obligés de s'expatrier, & que les autres ne tarderont pas à les ſuivre; qu'ils ſont déteſtés de leurs confrères qui ſe reſſentiront injuſtement de la folle conduite de ces factieux, & ce qu'il y a de plus malheureux pour tous, c'eſt que le Roi abandonnant leur établiſſement, & leur retirant ſes

bienfaits, leur destruction est inévitable. En vain espèrent-ils être soutenus par ce qu'ils appellent la Nation; cette pauvre Nation aura trop de dépense & trop peu de recette à faire pour acquitter ses engagemens, à plus forte raison pour décréter des dépenses superflues.

Je regarde les arts comme absolument perdus en France, du moment où l'Académie de Rome n'aura plus lieu. Il ne reste donc aux Artistes qu'un seul moyen de les sauver, c'est d'abord de chasser de leur corps tous les membres gangrenés par l'orgueil, par l'ingratitude, &c., & d'implorer ensuite les bontés du Roi, dont la justice ne voudra pas punir de fideles sujets, parce qu'ils ont eu le malheur d'être environnés de coupables.

DES CLUBS.

Je ne ferai pas long sur cet article. J'opine pour les anéantir tous, & avoir leur mémoire en exécration; je vous prédis, mes frères, que cela ne tardera pas à être exécuté; c'est bien dommage, car autant ces établissemens sont criminels & atroces par l'usage que l'on en fait, autant ils seroient nécessaires, utiles, agréables, si les hommes avoient en vertu, ce qu'ils ont en dépravation de mœurs.

Des Journalistes.

De tous les hommes qui exiſtent, les plus vils à mes yeux ſont les journaliſtes incendiaires, qui ne trempent leur plume que dans le ſang, & n'écrivent que pour prêcher le déſordre, la révolte & tous les crimes. Ces miſérables abuſent du nom ſacré de patriotiſme pour aſſaſſiner ceux qu'ils haïſſent ou qui les offuſquent ; ils feignent des ſentimens qu'ils n'ont jamais éprouvés, & tout en flattant le peuple, parce qu'ils le ſavent le plus fort, leur ſeul but eſt de ſe venger du mépris qu'on a pour eux, & de gagner le plus d'argent poſſible. Les cruels ne ſavent que trop que rien ne ſe vend comme les calomnies, les horreurs, les atrocités, ils prennent donc la plume & ne ſont embarraſſés que de pouvoir s'arrêter, car c'eſt leur cœur qui les inſpire.

Laiſſons dans la fange où ils croaſſent ces êtres vils qui dans peu ſeront traités comme ils le méritent, car la juſtice divine ne permettra pas le triomphe du crime. Je croirois ſouiller ma plume ſi je nommois ici une eſpèce d'amphibie mirmidon de la litérature, qui a les prétentions d'être noble, poëte, littérateur, journaliſte, & qui n'eſt que l'excrément de tout cela.

CONCLUSION.

Que conclure, mes frères, de tout ce que j'ai cherché à vous faire appercevoir d'un coup d'œil. Le voici en peu de mots.

Ne souffrez pas que l'on vous abuse plus longtems par des écrits infâmes qui trompent malheureusement les gens foibles ou peu instruits; demandez à vos représentans de décréter une loi contre les abus de la presse; sans doute celle de pouvoir dire tout ce que l'on pense sans offenser personne doit exister, mais il n'y a pas de supplice assez terrible pour punir la calomnie, & vous ne parviendrez à la tranquillité que quand elle sera exterminée.

Rétablissez parmi vous l'ordre & la subordination, obéissez aux loix, & ne souffrez pas que personne puisse se mettre au-dessus; puisque tous les hommes sont égaux, tous doivent s'y soumettre, & c'est uniquement de leur exécution que dépend le bonheur de tous: jettez un voile épais sur les deux horribles années que nous venons de passer; étouffez tout ressentiment, tout esprit de vengeance; songez que votre force ne pourra exister que par votre union; si vous êtes désunis & que les Puissances étrangères qui vous guêtent, pour vous démembrer vous attaquent,

vous êtes perdus; il ne vous ſera poſſible de leur réſiſter que par votre confiance dans vos chefs, & votre obéiſſance à leurs ordres.

Sur-tout, mes frères, reprenez pour vos ſouverains les ſentimens qu'ils avoient ſi bien ſu vous inſpirer, & qu'ils n'ont jamais mérité de perdre. S'ils ſe ſont égarés un inſtant, qui ne l'auroit fait à leur place? pourſuivis, perſécutés, attaqués, inſultés tous les jours par des écrivains infâmes qui les calomnioient ſans ceſſe, & qui ſans ceſſe appeloient ſur eux les couteaux des aſſaſſins, qui ne ſe ſeroit laſſé d'une ſituation ſi épouvantable? S'ils ont donc commis une faute en cherchant à ſe ſouſtraire à un traitement ſi indigne & ſi peu mérité, ils n'en ont été que trop cruellement punis par les humiliations qu'on leur a fait éprouver; humiliations qu'ils n'ont pas dû au caractère de leurs ſujets, mais aux écrits abominables dont on ſe ſervoit pour les enflammer. Voyez avec admiration la tranquillité, la modération de votre Roi, pendant ce tems de calamités & de douleurs. Chériſſez ce bon Roi, cet excellent Prince qui n'a jamais eu que des vertus. Reſpectez auſſi le grand, le ſublime caractère de votre auguſte Reine, à qui l'hiſtoire rendra plus de juſtice qu'une grande partie de ſes contemporains ſes détracteurs, aveuglés par les calomnies que l'on a répandues ſur ſon

compte. Les fautes que vous lui reprochez ne peuvent être attribuées qu'à la trop grande bonté de ſon cœur.

Vous l'accuſez d'avoir prodigué les récompenſes & les graces ; mais il eſt ſi doux de faire des heureux ! Comment réſiſter à cette délicieuſe impulſion ? Sur-tout quand on eſt entouré de gens qui répètent ſans ceſſe que l'on peut tout ce que l'on veut. Ce n'étoit point à cette Princeſſe à examiner ſi ſon deſir d'obliger étoit trop étendu ; ne connoiſſant point les finances de l'Etat, elle ne pouvoit en deviner les forces ; c'étoit aux Miniſtres qu'elle chargeoit de ſes ordres de lui faire appercevoir qu'elle ſe laiſſoit trop entraîner par le charme de la bienfaiſance, ce charme impérieux des belles ames. Le métier des miniſtres eſt de ſavoir ce que l'on peut accorder ou refuſer, & leur devoir eſt d'en avertir leurs maîtres.

Princeſſe auguſte, adorée de tout ce qui a le bonheur de vous approcher, & admirée par l'Europe entière, même par vos impitoyables ennemis, ah ! s'il ne falloit que mon ſang pour vous faire oublier tous les outrages que vous avez reçus, & aſſurer à jamais la tranquillité de vos jours, croyez que je n'héſiterois pas un inſtant à le verſer juſqu'à la dernière goutte au pied de votre ſtatue, & le dernier de mes vœux ſeroit pour votre bonheur.

O mes concitoyens, ſuivez donc les conſeils d'un de vos frères qui vous chérit encore malgré vos égaremens, & j'oſe dire malgré vos atrocités; mais qui ne vous aura jamais tant aimés, ſi vous tirez un rideau ſur le paſſé, ſi vous n'abuſez pas du préſent, & ſi à l'avenir vous obéiſſez fidèlement aux loix qui peuvent ſeules aſſurer votre félicité.

Terminons ces réflexions en admirant enſemble la conduite héroïque de nos frères les Gardes nationalles, dont le courage, la patience, le déſintéreſſement, le patriotiſme en un mot, ſont au-deſſus de tout ce qui peut ſe lire dans l'hiſtoire. Cherchez parmi toutes lesNations ſi vous trouverez chez aucune d'elles un dévouement total au bien public qui puiſſe en approcher. Ces vertueux citoyens, depuis plus de deux ans, n'oppoſent aux inſultes, aux outrages des brigands que la douceur, la conſtance & la fermeté; ils donnent gratis leurs veilles au bonheur de la Patrie, & n'ont pas même penſé qu'ils puſſent être louables en rempliſſant avec la plus grande exactitude les devoirs qu'ils s'étoient impoſés par leur ſeule volonté. Graces vous ſoient rendues, ô mes généreux compatriotes! Nous vous devons nos vies, nos fortunes, notre tranquillité, nous vous devrons bien plus encore ſi nous vous devons avant

Distribué le 18 … 179. Le
Maître … 6 ex.

peu celle de nos souverains, & si vous forcez les rebelles & les scélérats à se soumettre de gré ou de force au Pouvoir exécutif ; enfin, si pour achever de remplir vos saints engagemens, vous faites respecter dans toute leur majesté la Nation, la Loi & le Roi.

FIN.

